



Auguste Rodin et son oeuvre

Rodin, Auguste

Paris, 1900

Le Balzac de Rodin (Henri Frantz)

[urn:nbn:de:hbz:466:1-84392](#)

sa silhouette informe, hardiment vraie, moliéresque ou shakespearienne. Le romantisme, avec Stendhal, avait prévu cette crise de la plastique qui chercherait à « dépasser » l'antique ou tout au moins à créer, tout autrement que lui, de la vie par de la forme. A la statuaire païenne, qui aurait pu dire avec le poète :

Je hais le mouvement qui déplace les lignes
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris,

la statuaire ultra-moderne peut répondre avec romantisme, avec le sombre accent de la matière dure :

Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme,
C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime,
Rêve d'Eschyle éclos au climat des autans;
Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange...

« C'est la « sculpture pittoresque », devinée par Baudelaire, qui tourmente le bronze et le marbre, opiniâtrément, qui fouille les portraits et les bustes, qui s'essaie dans les dessins en couleurs ou dans les *pointes-sèches*, gravant les traits de *Victor Hugo*. C'est l'affirmation du *moi contemporain*. En 1855, Gustave Courbet, avenue Montaigne, en 1867, Edouard Manet, avenue de l'Alma, s'isolaient pour manifester leur volonté : en 1900, de même, Auguste Rodin. »

Je relis ces lignes, et j'en suis mal satisfait ce qui est fort naturel, puisqu'elles émanent de moi-même... J'en lis d'autres, qui ne me satisfont guère davantage... Rodin me semble toujours méconnu, — non seulement Rodin portraitiste, mais Rodin créateur, — méconnu surtout par ses fervents : c'est que, en haine des « maçons » qui ne parlent que de modèles, d'ébauchoirs et de chiffons mouillés, les lettrés sont devenus intransigeants à leur tour ; en haine de la cuisine de l'art, ils en ont exagéré la métaphysique ; ils n'ont pas assez spontanément compris *Rodin statuaire*, qui fait palpiter des *plans* éloquents.

RAYMOND BOUYER.

Paris, juillet 1900.



LE BALZAC DE RODIN

RAREMENT une œuvre d'art souleva autant de clamours furieuses, d'exaspérations, d'invectives aveugles et de louanges aussi extravagantes que la statue de Balzac exposée au salon de 1898 par Rodin. Quand, quelques jours avant l'ouverture, le *Balzac* fut installé à sa place, les artistes et les critiques présents firent entendre d'unanimes exclamations. Personne, ou tout au moins fort peu de gens, ne pensa à examiner avec calme l'œuvre de Rodin. Il fallut juger la statue sur-le-champ : elle fut donc un chef-d'œuvre unique ou un objet d'horreur. Quelques-uns même déclarèrent que Rodin se payait la tête des gens, et non seulement le Paris artistique, mais la ville entière fut divisée en deux camps. Tout le temps que les salons furent ouverts, une foule compacte se pressa autour du *Balzac*, proferant des verdicts préremptoires et, trop souvent, de faciles plaisanteries.

Aussitôt après le vernissage, la Société des Gens de Lettres qui avait commandé à Rodin la statue, et qui avait rejeté son premier projet en s'engageant à accepter le second, revint sur sa promesse, déclarant qu'elle ne reconnaissait pas Balzac dans l'esquisse de M. Rodin.

Le sculpteur avait la loi de son côté et il aurait pu forcer la Société, par les moyens légaux, à garder la statue ; mais avec une extrême modération il fit connaître par une lettre publique qu'il reprenait son œuvre. Un amateur, M. Pellerin, offrit de l'acheter, mais Rodin refusa. Deux comités se formèrent, l'un à Bruxelles, l'autre à Paris, pour l'acquisition de l'œuvre, mais en vain. Rodin demeura sourd à toutes les instances, et quand les salons eurent clos leurs portes, la statue reprit le chemin de l'atelier du sculpteur, où Rodin désire qu'elle reste pour pouvoir la modifier et la retravailler à son gré (1).

Maintenant, sans aucune opinion préconçue,

(1) La statue, demeurée intacte depuis lors, figure avec la Porte de l'Enfer et les Bourgeois de Calais, à l'Exposition de la place de l'Alma, et ne doit-elle pas rester ainsi, définitive, exprimant, avec une étonnante puissance, toute la fruste grandeur du monument balzacienn ? (N. d. T.)

ni pour ni contre, examinons cette statue de Balzac qui est le résultat de longues années de réflexion, comme le savent bien tous ceux qui fréquemment visitent l'atelier du sculpteur. Il a représenté Balzac dans son accoutrement favori ; les formes corpulentes du romancier sont drapées dans une robe de moine, et Balzac, rejetant sa tête en arrière dans une attitude légèrement exagérée peut-être, regarde au loin avec des yeux profonds et ironiques. La lèvre supérieure et la moustache ont un retroussement satirique marqué ; le front est couvert par une masse lourde de cheveux ; les mains sont croisées par devant sous la robe, dont les manches pendent vides. Tout cela est rendu avec la plus grande simplicité, et avec l'évidente intention de donner à la statue le traitement le plus large possible, sans accuser presque les plis du vêtement ou la structure du corps — ce corps énorme, au cou presque monstrueux qu'on a si violemment reproché à Rodin. C'est ainsi que Rodin a senti Balzac ; c'est là sa conception de l'éigmatique personnalité de la *Comédie humaine*.

De tous les reproches qu'on a faits à Rodin celui-ci me semble le moins justifiable. Il est vrai qu'il n'y a que très peu de documents descriptifs de Balzac, mais ce qu'il y en a — en dehors de l'œuvre du génial auteur qu'il a lu et relu — Rodin les a patiemment étudiés et comparés. Il n'a pas dédaigné le buste de David, à la Comédie-Française, non plus que le petit portrait de Louis Boulanger qui figura à l'Exposition universelle de 1889, et le daguerréotype qui est loin d'être expressif, tiré il y a fort longtemps par Nadar. Enfin et surtout, il s'est pénétré du beau passage écrit par Lamartine sur Balzac, le plus précieux document peut-être qui existe sur le sujet et qui campe le plus clairement l'homme à nos yeux. Si nous comparons ce portrait écrit à l'œuvre conçue par Rodin nous apercevons immédiatement leur étroite connection.

Lamartine a écrit : « Le poids semblait lui donner de la force. » Et il ajoute qu'il s'asseyait souvent la tête penchée en avant et qu'il la rejetait inopinément en arrière avec une sorte d'orgueil héroïque, à mesure qu'il s'animait en parlant.

Cela suffit pour montrer la sincérité de l'œuvre de Rodin.

Quant à déclarer catégoriquement que c'est un chef-d'œuvre, c'est une tout autre question. Le traitement est si nouveau, le style si hardi

et déconcertant, qu'il serait sage de laisser passer quelques années avant d'émettre un jugement définitif : alors nous saurons si le *Balzac* est le point de départ d'un nouveau style en sculpture, l'exemple précurseur d'une nouvelle forme d'art ou seulement l'erreur passagère d'un grand artiste.

Quoi qu'il en soit, la dignité de vie de Rodin et la conscience avec laquelle il a exécuté son œuvre commandent notre respect.

Le public peut plus vraisemblablement commettre une sottise en se prononçant hâtivement, que Rodin ne peut produire une œuvre délibérément inférieure, et c'est ce dont on ne s'est pas suffisamment rendu compte.

HENRI FRANTZ
(Trad. par H.-D. Davray).



L'EXPOSITION RODIN

L'ENTRÉE dans la lumière, dans l'épanouissement blanc de la Beauté. Les murs tendus d'étoffe pâle comme un reflet de soleil sur l'eau et, par dessus, contre les parois vitrées, la moire verte et douce des arbres qui appuient le baiser frissonnant de leurs feuilles contre ce pavillon que des velums blancs font pareil à quelque vaisseau, toute voilure déployée, claquante, portant le trésor de sa cargaison vers d'autres rives ; et, entre les toiles, par les vitrages béants, c'est, par instants, la lente tombée tourbillonnante d'une feuille précieusement flétrie et dorée, qui s'abat sur une épaule nue, aux pieds d'un groupe...

Les groupes, — splendeur du baiser, — ils sont là, nombreux comme les flots magnifiques de l'océan du génie ; déroulés, enroulés et apportés au seuil de cette Porte de l'Enfer dressée puissante et effarante, gonflée du germe de toutes les terreurs et de toutes les voluptés.

Ici, la Mort est bien cette sœur de l'Amour